

crotté, mais d'un air si dégagé..... Il reconnut notre Renzo.

—Oh ! lui dit-il, déjà ici ! et par ce temps ! Quelles nouvelles ?

—Elle existe, s'écrie Renzo, elle existe !

—En santé ? dit l'ami.

—Guérie, ce qui vaut mieux ! Que de grâces j'ai à rendre à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge ! Mais quelles choses surprenantes... et à faire frémir !... Je te conterai tout...

—Mais comme te voilà fait ! reprend l'ami.

—Je suis bien, n'est-ce pas ?... Sais-tu où la pluie m'a pris ?... Hier soir, à la porte du lazaret... Mais ce n'est rien... le temps fait son métier et moi le mien.

L'ami alla chercher une brassée de branches sèches et fit flamber un bon feu devant lequel Renzo put se changer et revêtir les hardes qu'il avait, si l'on s'en souvient, laissées chez son ami. Il tira de sa poche son couteau, dont la gaine était toute ramollie par l'eau qui avait pénétré le pauvre Renzo jusqu'aux os... il le posa sur la table et dit :

—Il est bien arrangé... mais ce n'est que de l'eau !... Je rends grâces à Dieu !... Un peu plus et... Je te conterai tout...

L'ami reprit :

—Je pense que tu dois avoir faim. Attends. Je vais mettre l'eau sur le feu, traire la vache, et nous ferons une bonne polenta.

Lorsque l'ami revint, Renzo couvert de bons habits bien secs lui dit :

—C'est à présent que je sens la fatigue !... C'est une belle trotte de Milan ici !... Mais ce n'est rien !... Si tu savais comme Milan est accommodé !... quelles choses il faut y toucher... C'est à donner mal au cœur !... Et ce qu'ils ont voulu me faire, ces seigneurs de là-bas... tu verras... Mais, le lazaret, quelles misères !... Je te raconterai tout... Et elle existe ! elle viendra ici quand elle sera ma femme... tu seras un de nos témoins... et, peste ou non peste, je veux que nous nous donnions du bon temps... au moins pour quelques heures.

Renzo passa la journée avec son hôte ; vous pouvez croire qu'il lui narra en détail son excursion de Milan. Mais il trouva un instant

pour aller à la maison d'Agnèse regarder certaine petite fenêtre... et remercier Dieu...

Le lendemain, il se mit en route avant le jour pour Pasturo, et, s'étant informé de la demeure d'Agnèse, il s'y rendit et l'appela de la rue. A cette voix, Agnèse court à la fenêtre. Dès qu'il la voit, Renzo s'écrie :

—Lucia est guérie ! je l'ai vue avant-hier... Elle vous embrasse... vous la verrez bientôt... Et puis... et puis j'ai mille choses à vous dire !...

Agnèse, saisie de joie et d'impatience, dit :

—Je vais vous ouvrir.

—Attendez, répond Renzo ; avez-vous eu la peste ?

—Non ; et vous ?

—Moi, je l'ai eue, dit Renzo ; donc vous devez être prudente... car je viens de Milan, où j'ai été dans la peste jusqu'aux yeux... J'ai changé d'habits, à la vérité, mais c'est une ordure qui s'attache aux gens comme un maléfice : et puisque le Seigneur vous a préservée jusqu'à ce jour... je veux que vous soyez prudente tant que durera cette maudite contagion !... Car vous êtes notre mère, si je veux que nous vivions gaiement ensemble, en revanche de ce que nous avons souffert...

—Mais... commença Agnèse.

—Je sais, interrompit Renzo, je sais ce que vous voulez dire... mais vous verrez... vous verrez qu'il n'y a plus de mais. Allons dans quelque endroit en plein air, où l'on puisse parler sans danger, et vous verrez !

Agnèse indiqua son jardin.

—Entrez, dit-elle ; vous verrez deux bancs en face l'un de l'autre ; j'y vais de suite.

Renzo alla s'asseoir sur un des bancs, Agnèse prit place sur l'autre, et elle fut vite au courant de ce qui s'était passé. La conclusion fut qu'ils iraient, après le mariage, s'établir dans le Bergamasque, où les affaires de Renzo étaient en bon train. Quant à l'époque, elle dépendrait de la cessation de la peste et d'autres circonstances. Agnèse, tout danger passé, retournerait chez elle attendre sa fille... Renzo ferait en attendant quelques excursions à Pasturo pour voir sa bonne mère... la tenir au courant, etc. Avant de

partir, il offrit à Agnèse sa bourse en disant :

—Je les ai tous, ces cinquante écus... Moi aussi, j'avais fait un vœu... celui de n'y pas toucher tant que les choses ne seraient pas éclaircies... A présent, si vous en avez besoin, apportez une écuelle d'eau vinaigrée, je vais les y jeter.

—Non, répondit Agnèse, j'ai encore plus d'argent qu'il ne me faut... gardez le vôtre... ce sera pour monter votre ménage.

Renzo revint chez son ami le cœur joyeux d'avoir retrouvé saine et sauve une personne qui lui était si chère, et le lendemain il se remit en route pour son pays d'adoption.

Bortolo était toujours en bonne santé, et les cas de maladies étaient devenus fort rares, sa crainte avait disparu.

L'aspect du pays était déjà transformé ; on parlait de reprendre le travail ; les fabriques se rouvraient et les maîtres cherchaient des ouvriers. Renzo promit à son cousin (sauf l'approbation de qui de droit) de se remettre au travail et de venir s'établir dans le pays.

Il s'occupa de trouver une maison, ce qui ne fut pas difficile ; il la menbla d'ustensiles nécessaires sans faire une grande brèche à son trésor, car la marchandise était abondante et les acheteurs réduits par la peste.

Au bout de quelques jours, Renzo revint à son pays natal où le même changement s'était opéré. Il trouva Agnèse rassurée et disposée à rentrer chez elle, où Renzo s'empressa de la conduire. Nul dégât n'avait été commis dans sa maison, ce qui lui fit dire :

—Les anges l'ont gardée !... Autrement on croyait que Dieu ne pensait pas à nous, puisqu'il laissait voler notre petit avoir, et nous avons la preuve du contraire par ces beaux écus avec lesquels j'ai pu réparer le mal... sauf toutefois le trousseau tout neuf de Lucia, qu'on m'avait pris, et voilà qu'il nous en vient un d'autre part !... Qui m'eût dit, lorsque je travaillais à ce premier trousseau, qu'il n'était pas pour ma fille... que cette toile, ces étoffes... le ciel savait quelles sortes de gens les porteraient !... et que son trousseau à elle serait l'œuvre d'une bonne âme dont j'ignorais l'existence ?...